



GUEULES DE  
*Toreros*

PHOTOGRAPHIES DE BLAISE VOLCKAERT  
TEXTES DE JACQUES DURAND

EDITION BILINGUE  
FRANÇAIS/ESPAGNOL

Editions **Passiflore**

GUEULES DE  
*Toreros*

GUEULES DE  
*Toreros*

---

PHOTOGRAPHIES DE BLAISE VOLCKAERT  
TEXTES DE JACQUES DURAND

EDITION BILINGUE  
FRANÇAIS/ESPAGNOL



© Editions Passiflore - 2013  
15, avenue de l'aérodrome 40100-DAX  
florence@editions-passiflore.com  
www.editions-passiflore.com

*Preface*

Je prends au hasard : *Sur le visage de Tomasito, la tauromachie comme guerre*. C'est vu, c'est dit. Il y a dans l'art de Jacques Durand comme dans celui de Blaise Volckaert le sens du trait et du portrait, l'art du *punctum* dont Barthes établit le concept définitif dans la *Chambre Claire*. La saisie immédiate du tout dans un point, un nœud serré de sens, la métonymie parfaite, si on veut, le don de voir et de noter l'essence d'un visage dans le détail inaperçu, contingent, disparu. On y est. Sans phrase, sans folklore, sans métaphore. Quand l'un écrit et l'autre photographie, ils ne se font ni littérateur ni peintre : pas de place pour le recul stylistique, la pose ajustée, le commentaire de surplomb. Ils sont dans l'arène, la pensée en mouvement, observent, choisissent, piquent. Blaise Volckaert semble avoir lu Jacques Durand et Jacques Durand vu Blaise Volckaert, bien avant leur rencontre. Ils avaient cela en commun, cette capacité d'immersion, d'oubli de soi, de présence légère, qui les fait assister à ce que tout le monde a vu sans savoir le dire, parce qu'ils ne s'interposent jamais entre l'objet et le sujet en eux-mêmes qu'ils effacent.

À l'arrivée, il y a de la littérature, il y a de la photographie, au sens le plus noble. Ça ne se formalise pas dans leur tête, mais dans celle du lecteur-spectateur, qui, lui, médite, rêve, compare, construit, se souvient, s'émeut, rit ou s'attendrit, en redemande : *Les picadors sont comme une vieille corporation rustique ou comme une espèce en voie de disparition, mais avec un moral en béton, un bras d'acier, une jambe de fer, un chapeau en demi-fromage*.

Combien de fois Jacques Durand aura capté dans l'économie de ses lignes l'instant tauromachique, la passe décisive au moment même où elle passe, et coïncidé avec le matador avec cette façon unique de tomber pile, sèchement,

avec autant d'infinie délicatesse que d'humour en situation. « *El Juli est comme un pape, plus la fureur. À la fin de ses homélies, ses estocades sont comme des bulles : elles fulminent.* » Ou : « *À quoi il pense cet insecte bariolé, ce fusillé pensif collé à un vieux mur des arènes de Nîmes ?* » Et c'est vrai. En lisant ces pages, je pense à ce titre de Peter Handke : *l'heure de la sensation vraie*. C'est exactement ça. On se répète en boucle des tautologies : c'est ça, tout à fait ça, oui, ce torero, c'est bien lui, etc. Que de portraits, de pointes-sèches, de gravures n'aura-t-il pas esquissés, qui nous ont livré le réel pur d'un jour, bon ou mauvais, de corrida. Sans parler de toutes les histoires, anecdotes, légendes anciennes et nouvelles, énigmes, mystères qu'il trimbale, lui qui sait toutes les corridas sans jamais s'en être fait le mémorialiste pesant, le conteur obligé, le thuriféraire solennel. Art du trait vif et de l'improvisation aussi, devant cet art qu'il est si facile et si piégeant de pétrifier et de statufier, quand c'est un art fugitif, immatériel, tout entier dans la relation et non dans la chose, pas forcément décelable à l'œil nu, sitôt qu'on regarde outre les couleurs, les costumes, les attitudes, le tintouin. Art très humaniste aussi. J'ai appris en lisant Jacques Durand — dans le chef-d'œuvre *Humbles et phénomènes* — qu'en un sens, il n'y avait pas de petit torero, de torero dont il n'y aurait, somme toute, rien à dire, comme il n'y a rien à dire de tant de faux artistes, ou d'artistes sonnant faux. Tout torero s'est un jour mis devant les cornes et a joué sa vie. Comment cela se peut-il ? C'est être fou. Chaque torero est fou. Hors le monde. Cela mérite à chaque fois qu'on s'y arrête, qu'on pèse ses mots, qu'on ajuste son regard. Jacques Durand sait, et Blaise Volckaert le sait aussi, les aficionados le savent qu'il y a une dignité particulière du torero. N'importe quel torero porte une énigme au-delà de son histoire, serait-ce la plus modeste. Comme n'importe quel homme, me direz-vous. Certes. Mais il y a la corne. Regardez Padilla. Pour moi qui l'ai trop longtemps considéré comme un Matamore fatigant, son retour en piste, après qu'il a vu ladite corne fouiller son orbite et lui arracher l'œil, m'a proprement sidéré. « *Cyclone cyclopéen, borgne again. Le pirate n'a jamais baissé le pavillon. Chapeau bas.* » Ce n'est plus de la bravade, ce n'est plus du courage, ce n'est plus de la folie, c'est du pur mystère. *Il navigue quelque part entre Vas-y Mimile et Mishima*, dit Durand. Padilla est un phénomène surnaturel et carné. Sa gueule, une tragédie.

Et enfin Tomás. Durand a beaucoup écrit sur Tomás. Il lui a consacré un livre déjà. Il a tout dit sur celui qui ne dit rien. Je guette toujours ce qu'il en dira de plus. Ou de moins. Ceci : (Tomás) *sort de ses secrets, il apparaît comme un chat, il surgit dans une flaque de lumière au coin d'une vieille arche de Nîmes...* Voilà qui me va, m'enchant. Nous voici, bien sûr, le 16 septembre 2012, jour du solo. Ils y étaient tous deux, nous y étions tous, maintenant, même ceux qui n'y étaient pas. Eux étaient là un peu plus que d'autres. Durand a parlé d'une tauromachie en noir et blanc, d'un jour en noir et blanc. Ce jour-là, Tomás était en noir et blanc, c'est vrai. En photo, la pierre de son visage est telle que je l'ai vue. Ce n'est pas un effet. Je suis surpris comme j'y découvre, par instant, un ancêtre, un chaman.

À chaque corrida que je vois, je cherche des yeux, en bas, dans le callejon, les mèches blanches, le sourcil noir et les bras sur la talanquère de Jacques Durand. Je sais que s'il se passe quelque chose, quand bien même je ne le verrais pas — je n'ai pas son œil, loin de là — je pourrai le lire et le comprendre, m'en amuser et m'en émouvoir. Et j'aimerais que Blaise Volckaert puisse avoir capté ce qui toujours échappe.

Dans ce livre, on lit ce qu'on voit, on voit ce qu'on lit.

**Denis Podalydès**

*Préfacio*

Escojo al azar: *En el rostro de Tomasito, la tauromaquia como guerra*. Visto y dicho. Hay, tanto en el arte de Jacques Durand como en el de Blaise Volckaert, el sentido del trazo y del retrato, el arte del *punctum*, cuyo concepto definitivo fue establecido por Barthes en su *Chambre Claire*. La captación inmediata del todo en un punto, un nudo apretado de sentido, la metonimia perfecta, o, si se quiere, el don de ver y notar la esencia de un rostro en el detalle desapercibido, contingente, desaparecido. Henos aquí. Sin rodeos, sin folklore, sin metáfora. Cuando uno escribe el otro fotografía, ni literato ni pintor: sin lugar para el distanciamiento estilístico, la pausa ajustada, el comentario de pasada. Están en el ruedo, el pensamiento en movimiento, observan, eligen, pican. Blaise Volckaert parece haber leído a Jacques Durand y Jacques Durand haber visto a Blaise Volckaert, mucho antes de su encuentro. Ya tenían eso en común, esa capacidad de inmersión, de olvido de sí mismos, de ligera presencia, que los hace asistir a lo que todo el mundo ha visto sin saber decirlo, porque ellos no se interponen nunca entre el objeto y el sujeto en ellos, que suprimen.

Nada más llegar, hay literatura, hay fotografía, en el más noble sentido. No se formaliza en su mente, sino en la del lector-espectador, que, él, medita, sueña, compara, construye, recuerda, se conmueve, ríe o se enternece, pide más: *Los picadores son como una vieja corporación rústica o como una especie en peligro de extinción, pero con un ánimo de hormigón, un brazo de acero, una pierna de hierro, un sombrero en forma de medio queso*.

Cuantas veces Jacques Durand habrá captado en la economía de sus líneas el instante tauromáquico, el pase decisivo, en el instante preciso en que pasa, y coincidido con el matador en esa forma única de dar en el clavo, secamente, con



tanta infinita delicadeza como humor en la situación. *El Juli es como un papa, con el furor añadido. Al final de sus homilías, sus estocadas son como bulas: fulminan.* O *¿En qué piensa, este insecto abigarrado, este fusilado pensativo pegado a un viejo muro de la plaza de toros de Nimes ?* Y es cierto. Al leer estas páginas pienso en un título de Peter Handke : *El momento de la sensación verdadera.* Es exactamente eso. Nos repetimos tautologías una y otra vez: eso es, exactamente eso, sí, ese torero, es él, etc. Cuantos retratos, cuantas puntas secas, grabados, habrá esbozado, que nos han brindado la realidad pura de un día, bueno o malo, de corrida. Por no mencionar todas las historias, anécdotas, leyendas antiguas y nuevas, enigmas, misterios que lleva a cuestas, él que se sabe todas las corridas sin nunca haberse convertido en memorialista pensador, narrador obligado, turiferario solemne. Arte del trazo vivo y también de la improvisación, frente a este arte que es tan fácil y tan traicionero de petrificar y estatuizar, cuando es un arte fugitivo, inmaterial, todo él en la relación y no en la cosa, no necesariamente vislumbrable a simple vista, en cuanto miramos más allá de los colores, los atuendos, las actitudes, del jaleo. Un arte muy humanista también. He aprendido leyendo a Jacques Durand - en la obra maestra *Humbles et phénomènes*- que de algún modo, no hay pequeños toreros, torero del que no haya, en suma, nada que decir, como no hay nada que decir de tantos falsos artistas, o de artistas que desentonan. Todo torero se puso un día delante de los cuernos jugándose la vida. ¿Como es posible? Hay que estar loco. Cada torero es un loco. Fuera del mundo. Y eso merece que cada vez nos paremos a pensar, sopesemos nuestras palabras, que ajustemos la mirada. Jacques Durand sabe, y Blaise Volckaert lo sabe también, los aficionados saben que hay una particular dignidad del torero. Cualquier torero lleva un enigma que va más allá de su historia, aunque sea de los más modestos. Como cualquier hombre, me diréis. Cierto. Pero están los cuernos. Mirad Padilla. Para mí, que lo consideré durante demasiado tiempo como un Matamoros cansino, su vuelta al ruedo, tras haber visto el susodicho cuerno hurgar en su órbita y arrancarle el ojo, me dejó completamente estupefacto. *Ciclón ciclópeo, tuerto again. El pirata nunca ha arriado el pabellón. Sombrero bajo.* Ya no es bravuconería, ya no es valor, ya no es locura, es puro misterio. *Navega en alguna parte entre Vas-y Mimile y Mishima,* dice Durand. Padilla es un fenómeno sobrenatural de carne y hueso. Su cara, una tragedia.

Y por fin Tomás. Durand ha escrito mucho sobre Tomás. Ya le ha consagrado un libro. Lo ha dicho todo sobre el que no dice nada. Siempre estoy al acecho de qué más dirá. O menos. Esto: *(Tomás) sale de su secretismo, aparece como un gato, surge en un charco de luces en una esquina de un viejo arco de Nimes...* He aquí lo que me gusta, que me encanta. Henos aquí por supuesto el 16 de septiembre de 2012, día del encierro en solitario. Allí estaban ambos, allí estábamos todos, ahora, incluso los que no estaban. Ellos estaban allí un poco más que los demás. Durand habló de una tauromaquia en blanco y negro, de un día en blanco y negro. Ese día Tomás era blanco y negro, es cierto. En foto la piedra de su rostro está tal y como la vi. No es un efecto. Me sorprende de cómo descubro, por momentos, un ancestro, un chamán.

En cada corrida que veo, busco con los ojos, abajo, en el callejón, los mechones blancos, el ceño oscuro y los brazos sobre la barrera de Jacques Durand. Sé que si pasa algo, incluso aunque no lo vea - no tengo su ojo, nada más lejos de la realidad- podré leerlo y comprenderlo, divertirme y emocionarme. Y me gustaría que Blaise Volckaert haya podido captar lo que siempre se escapa.

En este libro, leemos lo que vemos, vemos lo que leemos.

**Denis Podalydès**

Interrogez les toreros :

— Que regardez-vous lorsque vous êtes en piste ?

Invariable réponse :

— Son œil, pas ses cornes. L'œil commande les cornes.

Et le danger.

Et la mort.

L'objectif (le bien nommé) de l'appareil photo incarne cet œil.

Froid. Chirurgical. Dénué de tout sentiment.

Sauf celui ou ceux que lui confère l'artiste qui *s'abyme* dans le viseur et dont le doigt déclenche la milliseconde de vérité(s), comme les Parques. Lesquelles, d'ailleurs, étaient trois, comme autant de tercios ou de toreros au cartel.

Vision de Cyclope. Avec toute la charge mythologique. À l'exception près que la cuadrilla sort rarement de la caverne sous le ventre de l'animal. Satané Homère ! L'œil – toujours au singulier – c'est aussi celui de l'arène. Notamment, comme ici, celle de Nîmes.

Vue du sommet du lieu, la scène est évidente. Monstrueuse. Chaque spectateur comme autant de cils battants. Des pieds. Des mains. Des bras et des corps levés dans l'écarquillement des triomphes ou des broncas.

Imaginons être au centre de l'œil-piste. Iris. Pupille. Cornée !

L'arène est cet œil bouillonnant de passion.

Pour tout cela, il fallait qu'un photographe inspiré agisse.

Et regarde les regards.

Blaise Volckaert l'a fait.

Avec précision. Concision. Empathie...

Fidèle des ruedos et des torils, il capte depuis d'infinies temporadas les yeux de ceux qui vont affronter le fauve mythique au cœur d'un espace aussi clos que le "Huis" de Sartre.

Par le biais – comme disait Jean Paulhan – de ce viseur qui le rend invisible, il fixe l'impatience, la peur, l'amitié, le détachement, l'intensité, la vigilance, la superstition, la complicité, le don de soi...

Blaise Volckaert nous offre le kaléidoscope des attitudes et des postures.

Il nous permet ainsi de mieux comprendre les toreros.

Et d'entrer en dialogue avec ce qui demeure essentiel en eux : l'Homme.

**Daniel J. Valade**

Preguntad a los toreros:

— ¿Qué miráis cuando estáis en el ruedo?

Invariable respuesta:

— Sus ojos, no sus cuernos. El ojo manda a los cuernos.

Y el peligro.

Y la muerte.

El objetivo (el bien nombrado) de la cámara de fotos encarna este ojo.

Frío. Quirúrgico. Desprovisto de todo sentimiento.

Salvo el o los que le confiere el artista que "s'abyme" en el visor y cuyo dedo dispara el milisegundo de verdad(es), como las Parcas. Las que, por cierto, eran tres, como tres son los tercios o los toreros en cartel.

Visión de Cíclope. Con toda su carga mitológica. A excepción de que la cuadrilla sale rara vez de la caverna bajo el vientre del animal. ¡Maldito Homero!

El ojo – siempre en singular – es también el del ruedo. Particularmente, como aquí, el de Nimes.

Vista desde lo más alto del lugar, la escena es evidente. Monstruosa. Cada espectador convertido en incesantes pestañas. Pies. Manos. Brazos y cuerpos alzados "de par en par" por los triunfos o las broncas.

Imaginemos estar en el centro del ojo-ruedo. Iris. Pupila. ¡Corneál!

La plaza es ese ojo hirviente de pasión.

Por todo ello, era necesario que un fotógrafo inspirado actuase.

Y mirase las miradas.

Blaise Volckaert lo ha hecho.

Con precisión. Concisión. Empatía...

Fiel a los ruedos y los toriles, capta desde hace infinitas temporadas los ojos de los que van a enfrentarse a la fiera en el corazón de un espacio tan cerrado como el "Huis" de Sartre.

A través de – como decía Jean Paulhan – ese visor que lo vuelve invisible, fija la impaciencia, el miedo, la amistad, el desapego, la intensidad, la vigilancia, la superstición, la complicidad, la entrega...

Blaise Volckaert nos brinda el caleidoscopio de las actitudes y las poses.

Permitiéndonos conocer mejor a los toreros.

Y que entablemos un diálogo con lo que en ellos sigue siendo esencial: el Hombre.

**Daniel J. Valade**



## Diego Silveti

À Arles, derrière Diego Silveti, encore novillero, et ce qui lui plie la nuque : le poids de trois générations de toreros, quatre avec lui. Son oncle Alejandro d'abord architecte ; son père David, « *Le roi David* », sa faena somnambulique au toro « *Mar de nubes* » et son tsunami d'émotions à Mexico en janvier 2003 ; son suicide parce qu'il ne pouvait plus toréer. Son grand-père, Juan Silveti, « *El tigrillo* » ou le « *Yebudi Menubin du toreo* », le torero mexicain qui a coupé le plus d'oreilles à Las Ventas avec une tauromachie cristalline. Son arrière-grand-père, Juan Silveti, ex séminariste, « *El tigre de Guanajuato* » ou encore « *Juan sin miedo* » ou « *El resucitado* ». Soit la folie mexicaine faite torero : les balafres de 36 coups de corne dont une demi-douzaine de « *mortels* » plus les cicatrices de quatre coups de fusil, de deux coups de couteau, plus la révolution mexicaine avec Pancho Villa, plus des maris jaloux, des bagarres diverses, cartes, pulque, tequila. Un torrent.

En Arles, detrás de Diego Silveti, aún novillero, lo que le hace doblar el cuello: el peso de tres generaciones de toreros, cuatro con él. Su tío Alejandro, antes arquitecto; su padre David, « *el rey David* », su faena sonámbula con el toro « *Mar de nubes* » y su tsunami de emociones en Méjico en Enero de 2003; su suicidio porque ya no podía torear. Su abuelo, Juan Silveti, « *el tigrillo* » o el « *Yebudi Menubin del toreo* », el torero mejicano que más orejas ha cortado en Las Ventas con una tauromaquia cristalina. Su tatarabuelo, Juan Silveti, ex-seminarista « *el tigre de Guanajuato* » o incluso « *Juan sin miedo* » o el « *resucitado* ». O la locura mejicana hecha torero: las cuchilladas de 36 cornás, de las cuales una media docena «mortales» más las cicatrices de cuatro tiros de fusil, de dos cuchilladas, más la revolución mejicana con Pancho Villa, más maridos celosos, peleas diversas, cartas, pulque, tequila. Un torrente.



## *Daniel Luque*

Daniel Luque à Nîmes. Ce n'est pas véritablement un geste de défi : le toro est vaincu, dominé, épuisé. « *Pide la muerte* » comme ils disent. C'est une ponctuation : un point final, une exécution symbolique. Luque le lui dit : « *D'une certaine façon, tu es mort. Il ne me reste plus qu'à te tuer.* »

Daniel Luque en Nîmes. No es un verdadero gesto de desafío: el toro está vencido, dominado, agotado. « *Pide la muerte* » como se suele decir. Es un signo de puntuación: un punto final, una ejecución simbólica. Luque se lo dice: « *En cierto modo, ya estás muerto. Ya no me queda más que matarte.* »



## *Morante de la Puebla*

Le matin du dimanche 23 mai 2010 à Nîmes, Morante de la Puebla semble avoir le cul entre deux chaises. Finalement il se décide, en choisit une rouge et blanche, s'y assoit dessus. Il coupe 2 oreilles et la queue d'un toro de Juan Pedro Domecq. Et à nous, qu'est-ce qu'il nous coupe à nous ? Il nous coupe la chique. Le voici devenu le torero du Saint-Siège dans un habit pourpre et noir. Deep purple.

La mañana del domingo 23 de mayo de 2010 en Nimes, Morante de la Puebla parece tener el culo entre dos sillas. Finalmente se decide, elige una roja y blanca, se sienta en ella. Corta 2 orejas y el rabo de un toro de Juan Pedro Domecq. Y a nosotros, ¿qué nos corta? Nos corta el aliento. Helo aquí convertido en torero de la Santa Sede con hábito negro y púrpura. Deep Purple.



## *Sébastien Castella*

Sébastien Castella à Nîmes. Il est timide et intimidant, arrogant et intériorisé, secret et sans détour, abrupt pour certains, franc pour d'autres, charismatique et froid. Il a déclaré un jour à un journal équatorien qu'il n'aimait ni la chasse, ni la pêche, ni voir souffrir les animaux, que leur souffrance pouvait le faire pleurer et qu'il se rendait aux arènes pour toréer, pas pour tuer. Ordoñez le disait aussi et c'est parfaitement compréhensible et parfaitement émouvant. Des aficionados en ont profité pour lui instruire un mauvais procès. Il a ajouté : « *Nous sommes des tueurs de toros, mais nous n'en perdons pas pour autant notre qualité d'hommes.* » Et voilà qu'à Nîmes, il s'est fait, avec ses longs cils, l'œil terrible d'Alexandre Delarge, Alex, le chef de la bande des « *droogs* » dans « *Orange mécanique* », le film de Stanley Kubrick.

Sebastien Castella en Nimes. Es tímido e intimidante, arrogante y muy suyo, secreto y directo, abrupto para algunos, franco para otros, carismático y frío. Un día declaró a un periódico ecuatoriano que no le gustaban ni la caza, ni la pesca, ni ver sufrir a los animales, que su sufrimiento podía hacerle llorar y que se echaba al ruedo a torear, no a matar. Ordóñez también lo decía y es perfectamente comprensible, perfectamente conmovedor. Algunos aficionados lo aprovecharon para meterlo en malos pleitos. Añadió: « *Somos matadores de toros, pero no por ello perdemos nuestra calidad de hombres* ». Y así en Nimes, se convirtió, con sus largas pestañas, en el ojo terrible de Alexandre Delarge, Alex, el jefe de la banda de los *droogs* en la *Naranja Mecánica*, la película de Stanley Kubrick.

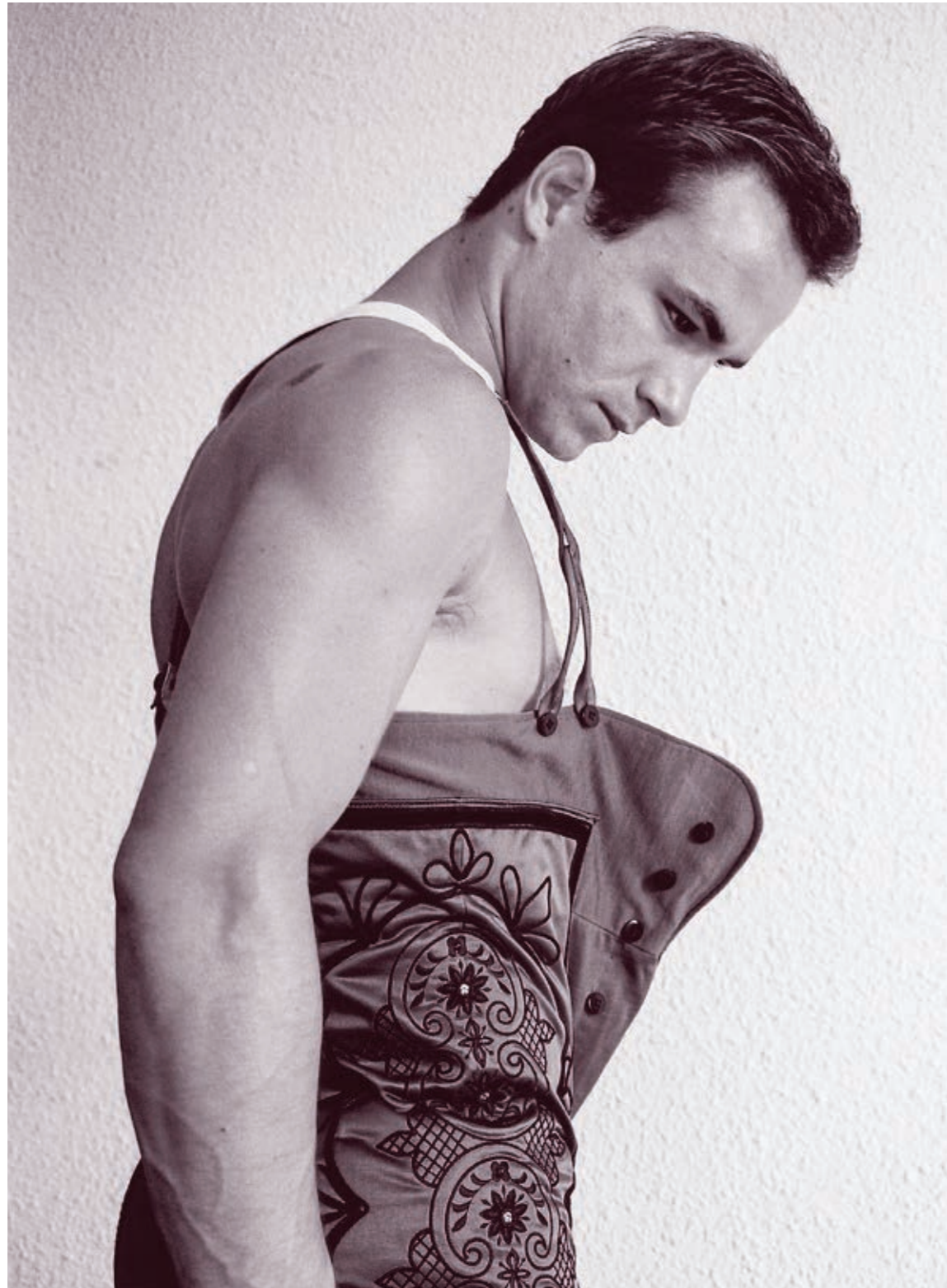


## *José María Manzanares*

José María Manzanares est un jeune homme moderne, de son temps. Il a un site web, il tweete à qui mieux mieux, sa page Facebook a des milliers de followers, il sait ce que c'est qu'un hashtag. Il pose pour Vogue ou Vman, et il tue les toros « *a recibir* » comme Pedro Romero le réalisait à Ronda au XVIII<sup>e</sup>, ne se coupe jamais les cheveux la veille d'une course, pense que les anges gardiens se posent sur l'épaule gauche et le vérifie avant, comme il dit, « *de se jeter dans le vide* » face à un toro et, ainsi, « *tuer le nain en soi.* »

José María Manzanares es un joven moderno, de su tiempo. Tiene una página web, tuitea a voluntad, su página de Facebook tiene miles de seguidores, sabe lo que es un hashtag. Posa para Vogue o Vman, y mata los toros « *a recibir* » como Pedro Romero lo hacía en Ronda en el siglo XVIII, nunca se corta el pelo la víspera de una corrida, piensa que los ángeles guardianes se posan en el hombro izquierdo y lo comprueba antes de, como él dice, « *lanzarse al vacío* » frente al toro y así, « *matar al enano que lleva dentro* ».





## *Juan Bautista*

En haut, il est encore Jean-Baptiste Jalabert ; en bas, Juan Bautista le torero. On dit que les acteurs doivent mourir avant d'entrer en scène. Ceux qui se coulent dans un habit de torero aussi. Ils deviennent un autre. On notera la coïncidence : l'anagramme du mot « *otro* », autre, c'est toro.

Fuera es aún Jean-Baptiste Jalabert ; aquí abajo, Juan Bautista el torero. Se dice que los actores han de morir, antes de entrar en escena. Los que se meten en un traje de luces también. Se convierten en otro. Nótese la coincidencia: el anagrama de la palabra « *otro* », es toro.



## *Victor Mendès*

Ne pas se fier aux apparences. Victor Mendès, même s'il souriait beaucoup au public et aux jolies dames, dedans ne l'a jamais pris à la rigolade. Son pain quotidien dans les années 80 ? Miura, Pablo Romero, Victorino Martín, Tulio Vázquez. Pas des scarabées. Maintenant il remet ça de loin en loin, pour le « *fun* » et les toros qu'on lui oppose, ça le fait franchement rigoler. Ses tempes pratiquent le blanchiment d'argent.

No hay que fiarse de las apariencias. Victor Mendès, aunque sonriera mucho al público y a las mujeres guapas, por dentro, nunca se lo ha tomado a broma. ¿Su pan cotidiano en los años 80? Miura, Pablo Romero, Victorino Martín, Tulio Vázquez. Que no son escarabajos. Ahora lo hace de vez en cuando, por diversión y, los toros que le enfrentan lo hacen reír. Sus sienas ya pintan canas.



## *El Juli*

Les toreros délaissent leur personne au profit de leur personnage. Leur personne est restée sur le lit dans la chambre d'hôtel avec la bougie qui se consume devant les images saintes et l'Ipad dernier cri en attente d'être réactivé. Leur moi cannibalisé disparaît derrière la construction d'un autre ego bien composé, bien crayonné, bien sculpté, patiné par la coutume, vitrifié par le regard des autres et les heures passées devant les miroirs. Comme les statues, les toreros gouvernent leur corps et leurs affects au millimètre, dans un aveuglant totalitarisme. Qu'on ne cherche pas Julián López derrière El Juli. El Juli, là, a pris toute la place.

Los toreros desatienden su persona en provecho de su personaje. Su persona se queda sobre la cama de hotel junto con la vela que se consume frente a las estampitas de santos y el ipad último modelo a la espera de ser reactivado. Su yo canibalizado desaparece tras la construcción de otro ego bien compuesto, bien trazado, bien esculpido, patinado por la costumbre, vitrificado por la mirada de los otros y por horas pasadas frente a los espejos. Como las estatuas, los toreros gobiernan sus cuerpos y sus afectos al milímetro, en un cegador totalitarismo. No busquemos a Julián López tras el Juli. El Juli, aquí, ocupa todo el espacio.



## *Luis Parra*

Picador à Arles. À l'inverse de grand nombre de banderilleros qui sont souvent des toreros d'alternative frustrés, le picador, sauf exception, n'a eu que cette vocation : monter sur un cheval, piquer un toro. Comme ses frères, son père, son grand-père. Ainsi dans la longue litanie des Parra picadors, seul Luis, « *Parrita* », est descendu de cheval. Du coup, il fut le « *mouton noir* » de la famille. On imagine les repas de famille : « *Et alors, le piéton, ça roule ?* »

Picador en Arles. Al contrario que la mayoría de los banderilleros que son a menudo toreros de frustrada alternativa, el picador, salvo excepciones, no ha tenido más que esa vocación: montar sobre su caballo, picar un toro. Como sus hermanos, su padre, su abuelo. Así en la larga letanía de los Parra picadores, sólo Luis, « *Parrita* », se ha bajado del caballo. Con esas, se convirtió en la « *oveja negra* » de la familia. Podemos imaginarnos las comidas familiares: « *Bueno, peatón, ¿cómo lo llevas?* »



## *Mayoral*

*« Y a través de las ganaderías,  
hubo un aire de voces secretas  
que gritaban a toros celestes,  
mayorales de pálida niebla. »*

*( García Lorca - « La sangre derramada » fragmento de Elegía por Ignacio Sánchez Mejías ).*

*« Y a través de las ganaderías,  
hubo un aire de voces secretas  
que gritaban a toros celestes,  
mayorales de pálida niebla. »*

*( García Lorca - « La sangre derramada » fragmento de Elegía por Ignacio Sánchez Mejías ).*



## *Iván Fandiño*

Iván Fandiño parle de lui à la troisième personne, mais tutoie les toros. Il leur donne tous les avantages, se les passe sur la ceinture, les avale avec le ventre de la muleta. Ventre contre ventre. Sang contre sang. Il dépouille là où les autres rajoutent la fioriture, il va à l'essentiel là où beaucoup tricotent dans le superflu. Un fondamentaliste. Tauromachie à l'os, sans graisse, sans balivernes, sans faux-semblants. Un truc profond et sec, comme nourri de lézards jansénistes. Pas de poudre aux yeux. Le clin d'œil du strict. Mais rien d'étriqué, au contraire. L'eau-de-vie de l'intransigeance. Pour aller le plus loin dans cet office, toréer des toros qui en sont, sa rigueur s'impose au plus près d'eux. Sur leur terrain. Leur terrain ? Le territoire comanche.

Iván Fandiño habla de sí mismo en tercera persona, pero tutea a los toros. Les da todas las ventajas, se los pasa por la cintura, los engulle con el vientre de la muleta. Vientre contra vientre. Sangre contra sangre. Sobrio donde otros añaden florituras, va a lo esencial donde muchos tejen en lo superfluo. Un fundamentalista. Tauromaquia ósea, sin grasa, sin pamplinas, sin falsos pretextos. Algo profundo y seco, como alimentado por lagartos jansenistas. Sin cortinas de humo. El guiño de lo estricto. Pero nada mezquino, al contrario. El aguardiente de la intransigencia. Para llegar a lo más lejos en este oficio, torear toros que lo son, su rigor se impone en lo que más les atañe. Sobre su terreno. ¿Su terreno? El territorio comanche.



## *Frédéric Leal*

Les Leal : Manuel, plusieurs Juan, José, Paquito, Alain, Luis dit « *Chico* » et ici Frédéric. Si on ajoute « *d'Arles* », on commet une sorte de pléonasme. Frédéric : matador devenu banderillero. Son toro d'alternative s'appelait « *Socialista* », ganadería García Jiménez Matilla. Son parrain, Tino Lopes, d'Arles. Son témoin, José Manrubia, idem.

Los Leal: Manuel, varios Juan, José, Paquito, Alain, Luis el « *Chico* » y aquí Frédéric. Si añadimos « *de Arles* » cometemos una suerte de pleonasma. Frédéric: matador convertido en banderillero. El toro de su alternativa se llamaba « *Socialista* », ganadería García Jiménez Matilla. Su padrino, Tino Lopes, de Arles. Su testigo, José Manrubia, ídem.



## Javier Conde

Javier Conde en habit dit goyesque et sous un bicorne dit « *Premier empire* ». Deux façons de porter le bicorne : « *en bataille* », en travers comme Napoléon le portait, « *en colonne* », une corne sur l'œil comme aujourd'hui ne le portent que les membres de l'Académie française et les toreros des corridas dites goyesques et qui les font ressembler à des figurants d'opérette. Sur les gravures de l'époque de Goya, sur les planches de sa « *Tauromaquia* », les toreros ne portent jamais le bicorne « *en colonne* ». Ils ont le plus souvent des résilles, comme Pedro Romero peint par Goya, ou des monteras ou plus rarement des bicornes, mais « *en bataille* ». Par contre, son « *garrochista* » peint entre 1786 et 1787 porte un bicorne « *en colonne* ». On ne sait pas qui a eu l'idée, biscornue, d'affubler les toreros des corridas goyesques de telles coiffes à deux cornes. Le torero affronte aussi le ridicule.

Javier Conde vestido de goyesco y bajo un bicornio llamado « *Primer imperio* ». Dos formas de llevar el bicornio: « *en bataille* », atravesado, como lo llevaba Napoleón, « *en colonne* », un cuerno sobre el ojo como ya sólo lo llevan los miembros de la Academia francesa y los toreros de las corridas llamadas goyescas y que hacen que parezcan figurantes de opereta. En los grabados de la época de Goya, en las láminas de su « *Tauromaquia* », los toreros no llevan nunca el bicornio « *en colonne* ». Suelen llevar redecillas, como Pedro Romero pintado por Goya, o monteras o rara vez bicornios, pero « *en bataille* ». Por el contrario, su « *garrochista* » pintado entre 1786 y 1787 lleva un bicornio « *en colonne* ». No sabemos quién tuvo la retorcida idea de ataviar tan ridículamente a los toreros de las corridas goyescas con semejantes tocados de dos cuernos. El torero se enfrenta pues también al ridículo.





## *Picadors*

Dans les cuadrillas, les picadors font bande à part. Ils dorment dans la même chambre, partent les premiers aux arènes, ne se mêlent pas aux autres, parlent le picador, se retrouvent tous ensemble près du toril, pendant la course, pour remuer des histoires de picadors. Ils sont comme une vieille corporation rustique ou comme une espèce en danger de disparition, mais avec un moral en béton, un bras d'acier, une jambe de fer, un chapeau en demi-fromage.

En las cuadrillas, los picadores van por libre. Duermen en la misma habitación, salen los primeros hacia la plaza, no se mezclan con los demás, hablan picador, se reúnen todos cerca del toril, durante la corrida, para recordar historias de picadores. Son como una vieja corporación rústica o como una especie en peligro de extinción, pero con un ánimo de hormigón, un brazo de acero, una pierna de hierro, un sombrero en forma de medio queso.



## *Mehdi Savalli*

Torero, rumbero, fandanguero, gitano moro. Le swing d'Arles. Soul and sound of Camargue. Son martèlement dans le cœur de Mehdi et la joie de porter tout ça pour en faire des ronds de fumée dans un habit tabac et or.

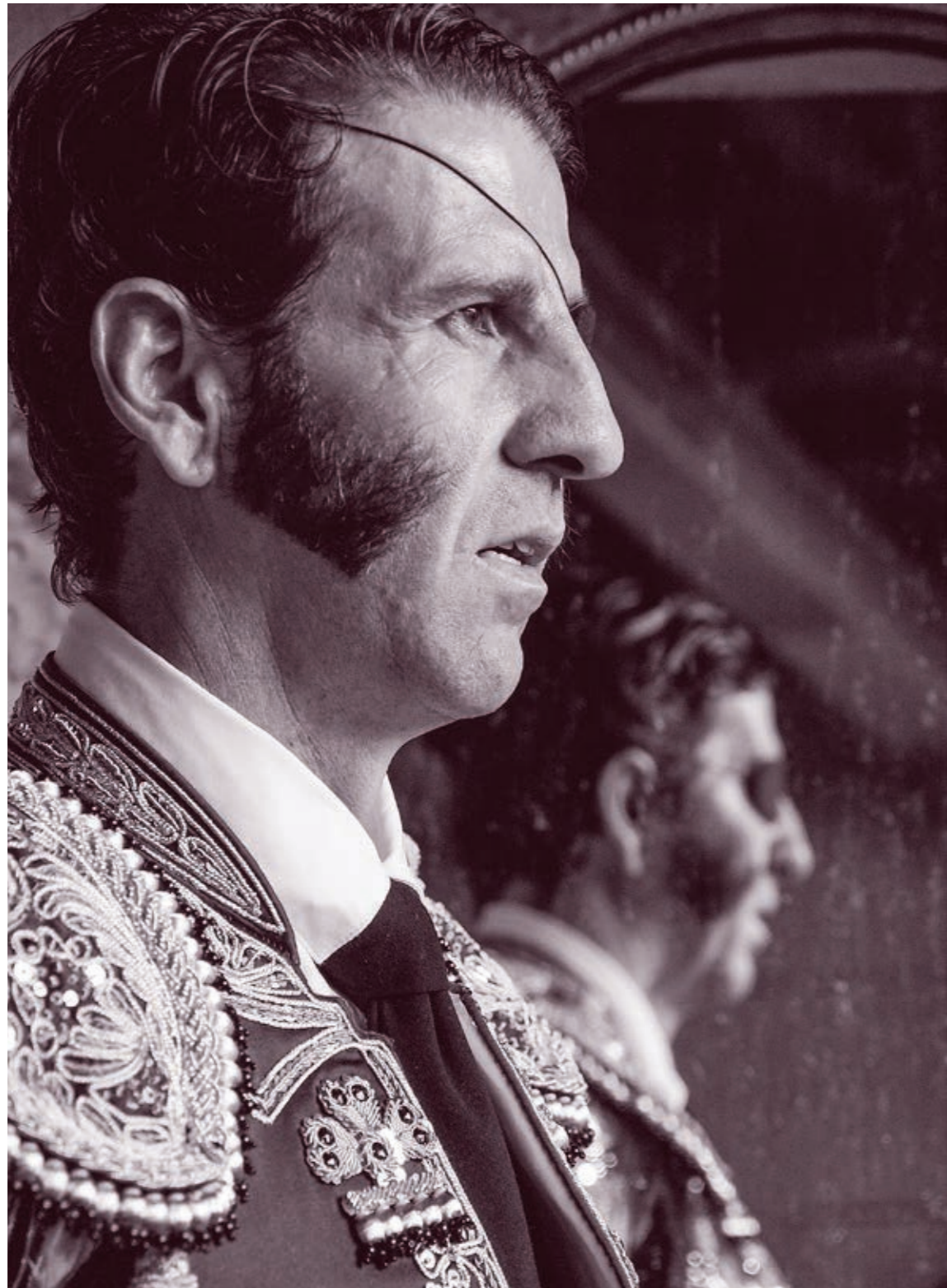
Torero, rumbero, fandanguero, gitano moro. El swing de Arles. Soul and sound of Camargue. Su martilleo en el corazón de Mehdi y la alegría de llevar todo eso dentro para hacer círculos de humo en un traje tabaco y oro.



## *Morante de la Puebla*

Menu rituel conjuratoire : Morante embrasse la timbale en argent qui est à son nom. Et son nom, José Antonio Morante de la Puebla est un alexandrin : 12 pieds. Morante embrasse sa poésie qui est en argent, donc de la lune. Normal : Morante torée en vers, d'autres en prose, d'autres pas du tout.

Menudo ritual conjuratorio : Morante besa el vaso de plata que lleva su nombre. Y su nombre, José Antonio Morante de la Puebla es un alejandrino: 12 pies. Morante besa su poesía que es de plata, o sea de la luna. Normal: Morante torea en verso, otros en prosa, algunos nada de nada.



## *Juan José Padilla*

Vainqueur du sort, héros du dépassement de soi, Juan José Padilla, cyclone cyclopéen, borgne again. Le pirate n'a jamais baissé le pavillon. Chapeau bas. Un seul œil, plusieurs Padilla : héros, saint, martyr, trompe-la-mort, icône, Capitaine Fracasse, torero enthousiaste de la main ferme et aussi torero dzim bam boum. Il navigue quelque part entre Vas-y Mimile et Mishima, le tricot de peau du prolo et le samouraï bavard. Après son terrible coup de corne dans l'œil à Saragosse le 7 octobre 2011, il est remonté à l'abordage. No surrender. Pour que, dira-t-il, « *le torero en lui sauve l'homme.* »

Vencedor de su suerte, héroe del superarse a sí mismo Juan José Padilla, ciclón ciclópeo, tuerto again. El pirata nunca ha arriado el pabellón. Sombrero bajo. Un solo ojo, varios Padilla: héroe, santo, mártir, Engañamuertes, icono, Capitán Fracassa, torero entusiasta de la mano firme y también torero del dzim bam boum. Navega en alguna parte entre Vas-y Mimile y Mishima, la camiseta interior del proletario y el samurai charlatán. Tras la terrible cornada que recibió en el ojo en Zaragoza el 7 de Octubre de 2011, ha vuelto al abordaje. No surrender. Para que, dirá, « *el torero en él salve al hombre.* »



## *David Adalid*

Banderillero de Javier Castaño. Pour ce grand chat maigre, le mot subalterne est impropre. Adalid a rêvé un temps, jeune becerriste, de devenir matador. Puis il a vite compris : il ne voulait pas avoir à mendier les contrats et son truc c'était de planter les banderilles comme « *dios manda* », y compris les veuves, les banderilles noires, comme à Madrid, chez lui, en 2007 et à deux toros. Grand banderillero, pur, sincère, se faisant voir, donnant ses chances au toro, sortant du truc avec arrogance et élégance. Un vertueux. Son maître dans la vertu ? Carlos Escolar « *Frascuero* ». Il lui a appris la dignité, l'aptitude, l'attitude, l'humilité, la toreria. Il l'incarne.

Banderillero de Javier Castaño. Para este gran gato flaco, la palabra subalterno es impropia. Adalid, de joven becerrista, soñó un tiempo con convertirse en matador. Pero pronto lo comprendió: no quería tener que mendigar los contratos y lo suyo era plantar banderillas como « *dios manda* », incluyendo las viudas, las banderillas negras, como en Madrid, en casa, en 2007 a dos toros. Gran banderillero, puro, sincero, luciéndose, dándole oportunidades al toro, saliendo del lío con arrogancia y elegancia. Un virtuoso. ¿Su maestro en la virtud? Carlos Escolar « *Frascuero* ». Le enseñó la dignidad, la aptitud, la actitud, la humildad, la torería. Lo encarna.



## *Octavio Chacón*

Octavio Chacón à Vergèze en avril 2010, habit vert Soraya et or, toro de Pages-Mailhan.  
*« Tu es mort, mais tu ne le sais pas ».*

Octavio Chacón en Vergèze en Abril de 2010, traje verde Soraya y oro, toro de Pages-Mailhan.  
*« Estás muerto, aunque no lo sabes ».*



## *Rafaelillo*

Dans le patio de caballos, les siens le butinent. Il faut que sa tenue soit irréprochable pour que, tout à l'heure, Intruso et Chorlito, deux miuras sans respect pour l'impeccable, viennent violemment réduire en chiffon ce despotisme de l'ordonnancement avec ce petit homme plein de courage emprisonné dedans.

En el patio de los caballos, los suyos lo « *acicalan* ». Su atuendo debe ser irreprochable para que, en breve, Intruso y Chorlito, dos miuras sin respeto por lo impecable, vayan a, violentamente, reducir a jirones ese despotismo del ordenamiento, con ese hombrecillo lleno de coraje encerrado dentro.



## *Enrique Ponce*

Señor Toro, ne vous faites pas trop prier tout de même et si vous aviez le bon goût de, maintenant, tomber foudroyé, ça arrangerait tout le monde et mes petites affaires.

Señor Toro, no se haga mucho de rogar y si tuviese el buen gusto de, en este momento, caer fulminado, convendría a todo el mundo y a mis asuntos también.





La douleur ? Un coup de corne ? Une chute lourde ? Une côte cassée ? Peut-être. Ou alors pire : l'amour-propre blessé, la douleur d'être tombé de cheval. Être désarçonné. Mettre pied à terre.

¿El dolor? ¿Una corná? ¿Una dura caída? ¿Una costilla rota? Quizás. O aún peor: el amor propio herido, el dolor de haber caído del caballo. Desmontado. Poner pie en tierra.



## *Tomasito*

Sur le visage de Tomasito, le passage de la tauromachie comme guerre.

En el rostro de Tomasito, el paso de la tauromaquia como guerra.



## *Juan José Padilla*

*« Monsieur Padilla, mes plumes vous ont à l'œil ». Règlement taurin de l'Union des Villes Taurines de France, article 19. Des Alguazils : « les Alguazils transmettront aux Toreros et aux employés, pour exécution, les ordres de la Présidence, sans outrepasser leurs fonctions et se départir d'un ton de circonspection et de respect qui sied à leur charge. » Hommage à Hervé Balley, alguazil des arènes de Nîmes, décédé en octobre 2012. À noter qu'Alguazil parle français quand Alguacil parle espagnol.*

*« Señor Padilla, mis plumas no le quitan ojo ». Reglamento taurino de la Unión de Ciudades Taurinas de Francia, artículo 19. Los Alguaciles : « Los Alguaciles transmitirán a los Toreros y a los empleados, para su ejecución, las órdenes de la Presidencia, sin extralimitarse en sus funciones ni faltar al tono circunspecto y respetuoso que corresponde a su cargo. » Homenaje a Hervé Balley, alguacil de la plaza de toros de Nîmes, fallecido en octubre de 2012. Nótese que Alguazil habla francés y Alguacil habla español.*



## *Conchi Pios.*

*« De ce que fait un homme devant un toro, il n'y a rien qu'une femme ne puisse faire ». À savoir : calligraphier la veronica, figoler la chicuelina, crayonner la naturelle, prendre des coups de corne, revenir en piste, se faire applaudir, se faire siffler, cracher par terre, engueuler le toro entre ses dents à coups de « hijo de puta », l'encourager, l'admirer, le craindre, le tuer...*

*« De lo que hace un hombre delante de un toro, no hay nada que una mujer no pueda hacer ». A saber: caligrafiar la verónica, bordar la chicuelina, esbozar el natural, recibir cornás, volver al ruedo, que te aplaudan, que te silben, escupir al suelo, insultar al toro entre dientes a base de « hijo de puta », acicatearlo, admirarlo, temerlo, matarlo...*



## *El Fundi*

Il ne lui manque que les peintures de guerre. Pâques 2012, dernier paseo à Arles. Il y avait débuté voilà 13 ans, un dimanche froid d'octobre 89 : les toros étaient d'Hubert Yonnet. Il avait coupé une oreille. Ça lui avait fait gagner un contrat pour Pâques de l'année suivante. Résultat : 3 oreilles face aux miuras. Depuis, ce fut ça : lui sur le fil du rasoir, les toros à couteaux tirés et ce beau blindage sur son visage d'oiseau de proie et de bunker.

Sólo le faltan las pinturas de guerra. Pascua 2012, último paseo en Arles. Aquí debutó hace ya 13 años, un domingo frío de Octubre del 89: los toros fueron de Hubert Yonnet. Cortó una oreja. Lo que le hizo ganarse un contrato para la Pascua del año siguiente. Resultado: 3 orejas frente a los miuras. Desde entonces, así fué: él en el filo de la navaja, los toros, en pie de guerra, y ese bello blindaje en su rostro de ave rapaz y de búnker.



## Daniel Luque

Le brindis au centre piste, « *aflamencado* », de Daniel Luque. Un « *advienne que pourra* » bien souligné, théâtralisé. Un geste appuyé, adressé autant aux spectateurs qu'à lui-même. Il fait la roue. Il y a un côté paon chez les toreros. Ce n'est pas plus mal. Ce genre de brindis met en valeur la belle arrogance, la superbe de qui est au centre des regards et annonce qu'il va se la jouer avec ce « *moi je* » dans ce qui est et n'est pas tout à fait un jeu. Le brindis le claironne : maintenant vous allez voir toréer, ce qui s'appelle toréer. Et puis la montera qui vole, tourne, le sort jeté : le coup de la pièce en l'air. « *¿Cara o cruz?* »

El brindis en el centro del ruedo, « *aflamencado* », de Daniel Luque. Un « *que sea lo que Dios quiera* » bien subrayado, teatralizado. Un gesto recalcado, dirigido tanto a los espectadores como a sí mismo. Se pavonea. Hay algo de pavo real en los toreros. En el fondo no está mal. Este tipo de brindis resalta la bella arrogancia, la soberbia de quién es el centro de todas las miradas y anuncia que va a jugársela con este « *YO* » en lo que es y no es en absoluto un juego. El brindis lo pregona: ahora váis a ver torear, lo que se dice torear. Y la montera que vuela, gira, la suerte está echada: el golpe de la moneda al aire. *¿Cara o cruz?*



## David Mora

David Mora, longtemps inconnu ou méconnu, ne l'est plus. Grâce à qui ? Grâce à lui. Grâce à sa « *volonté inébranlable de se jouer la peau pour cette profession tant aimée* ». Citation de lui. Son vécu, les capeas autour de Guadalajara, la bataille avec les toros durs, en connaît toutes les embûches et toutes les injustices. C'est peut-être ce qui, en passant, se réverbère sur son visage, mais le découragement est, pour lui et pour l'instant, un mot dépourvu de sens. Il le souligne : « *estamos hechos en la dureza* ». La dureté nous a forgés. Mieux, elle nous a mis au monde. Le 15 août 2011, à Madrid, un aficionado lui a jeté le plus beau compliment : « *Éste huele a torero* ».

David Mora, por largo tiempo desconocido o ignorado, ya no lo es. ¿Gracias a quién? Gracias a sí mismo. Gracias a su « *voluntad inquebrantable de jugarse la vida por esta profesión bien amada* ». Citándole. Sus vivencias, las capeas en los alrededores de Guadalajara, la batalla con los toros duros, conoce todas las asechanzas y todas las injusticias. Es quizás lo que, cuando pasa, se reverbera en su faz, pero el desaliento es, para él y por el momento, una palabra desprovista de sentido. Lo subraya : « *estamos hechos en la dureza* ». La dureza nos ha forjado. Más aún, nos ha traído al mundo. El 15 de Agosto de 2011, en Madrid, un aficionado le lanzó el más bello de los piropos: « *Éste huele a torero* ».



## *Alejandro Talavante*

Légende Talavante. À quoi pense, cet insecte bariolé, ce fusillé pensif collé à un vieux mur des arènes de Nîmes ? À son perroquet Yako ? À cette naturelle surnaturelle sortie de sa main gauche un jour à Séville et qu'il aimerait tant retrouver ? À une chanson de Guadiana, à ces nuits d'hiver où, dit-il, la panique le réveille ? Ou alors, il s'apprête à bouffer le monde qui l'attend, là, juste derrière ce faux détachement qui l'habille et au-delà de ces photographes qui le mettent en joue.

Leyenda Talavante. ¿En qué piensa, este insecto abigarrado, este fusilado pensativo pegado a un viejo muro de la plaza de toros de Nimes? ¿En su loro Yako? ¿En ese natural sobrenatural salido un día de su mano izquierda en Sevilla y que tanto desearía recobrar? En una canción de Guadiana, en esas noches de invierno en que el pánico lo despierta? O quizás, se prepara para comerse el mundo que le espera, ahí, justo detrás de ese falso desapego que lo viste y más allá de esos fotógrafos que lo encañonan.





*Antonio Ferrera*

Antonio Ferrera. Antonio, por favor !

Antonio Ferrera. Antonio, ¡por favor!



## *Morales Balti*

Le novillero arlésien, Morales Balti. On ne tue pas à blanc. On tue comme on plonge, en prenant son souffle. Entrée a matar. On entre pour tuer. Tuer est une traversée. Yiyo, Manolete n'en sont jamais revenus. On tue court, droit, en face, de face. On tue dans le blanc des yeux sans regarder les yeux. Morale et fémorale. Les morales sont comme les estocades, tombées, basses, sincères, contraires, loyales ou non.

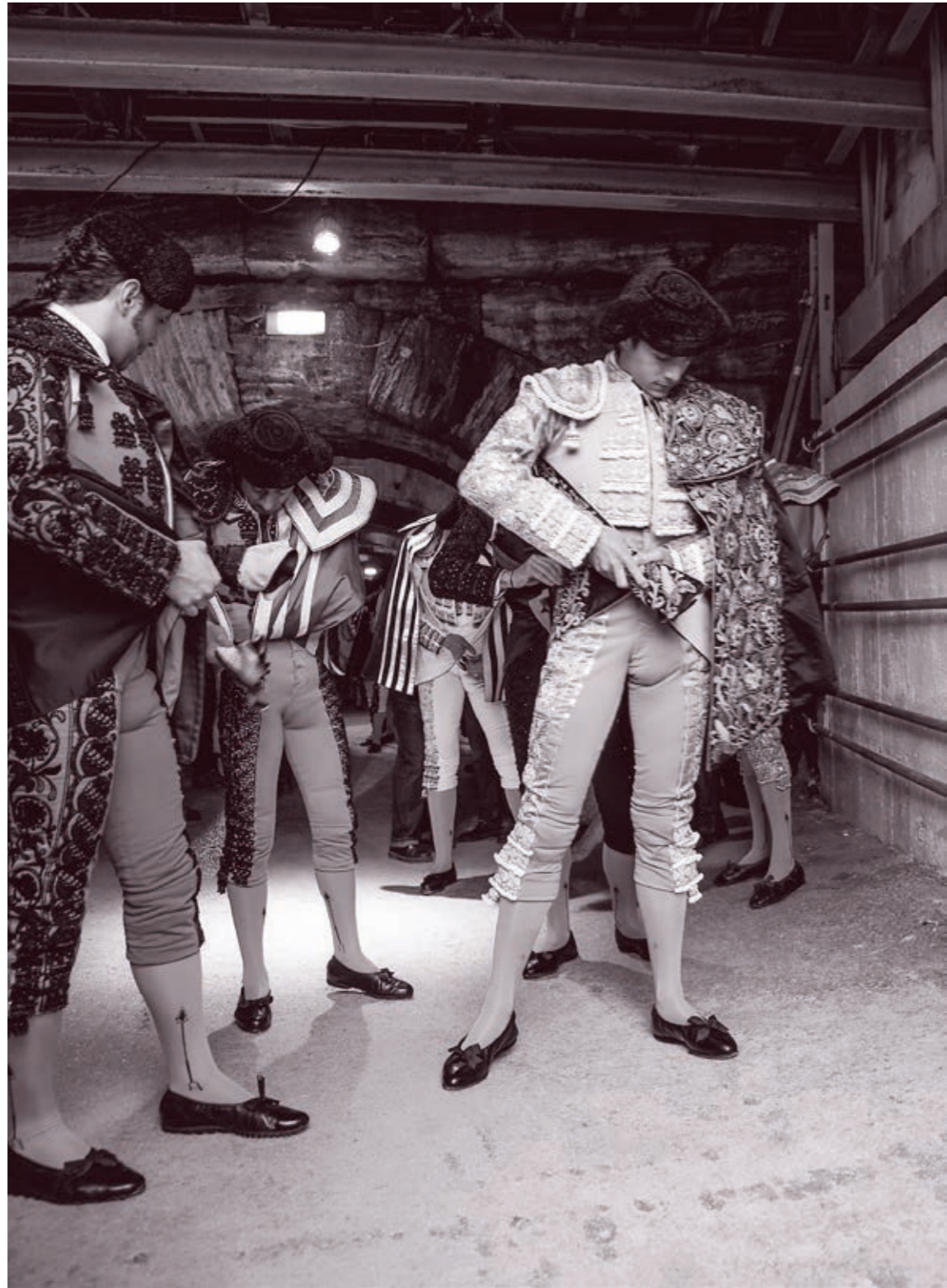
El novillero arlesiano, Morales Balti. No se mata fingiendo. Se mata como se bucea, cogiendo aliento. Entrando a matar. Se entra para matar. Matar es una travesía. Yiyo, Manolete no regresaron nunca. Se mata y punto, directamente, de frente, de cara. Se mata en el blanco de los ojos sin mirar a los ojos. Moral y femoral. Las morales son como las estocadas, caídas, bajas, sinceras, contrarias, leales o no.



## *Juan Bautista*

*« L'esprit d'un torero ne peut être le même que celui d'une personne ordinaire. Sinon nous serions tous toreros. Il y a beaucoup de différence entre l'esprit d'un novillero et celui d'un matador de toros. Une différence abyssale. L'esprit d'un novillero est très proche de celui de n'importe qui tandis que l'esprit d'un matador est extraterrestre. » (Docteur Antonio Alcalá Malavé, neuroscientifique et biochimiste, lors d'une conférence à Las Ventas.)*

*« El alma de un torero no puede ser la misma que la de una persona ordinaria. Si no, todos seríamos toreros. Hay mucha diferencia entre el alma de un novillero y la de un matador de toros. Una diferencia abismal. El alma de un novillero es muy similar a la de cualquiera mientras que la de un matador es extraterrestre. » (Doctor Antonio Alcalá Malavé, neurocientífico y bioquímico, durante una conferencia en Las Ventas.)*



## *Sébastien Castella*

Castella se plante dans les patios de caballos, ici à Arles, comme une pierre dure, une falaise. Un inflexible sphinx de fer. Mais sans interrogations. Au contraire. Les interrogations, il les renvoie sans mot dire à ceux qui l'épient. Du dedans de lui-même, derrière sa meurtrière, tout en s'affairant pour bien se barricader dans son capote de paseo, il sait bien qu'il est l'objet d'une dévoration. Il a connu ça. Petit garçon, il dévorait ainsi Joselito dans le tunnel des arènes de Béziers.

Castella se planta en los patios de caballos, aquí en Arles, como una dura piedra, un acantilado. Una inflexible esfinge de hierro. Pero sin interrogaciones. Al contrario, las preguntas, las devuelve sin palabras a los que le espían. En su interior, tras su saetera, mientras se afana en bien parapetarse en su capote de paseo, bien sabe que es objeto de una devoración. Sabe lo que es. De niño, devoraba del mismo modo a Joselito en el túnel de la plaza de toros de Béziers.



## *Sánchez Vara*

*« On apprend à voir que les actes obsédants sont, sans exception et dans tous leurs détails, pleins de sens, qu'ils sont au service d'intérêts importants de la personnalité et qu'ils expriment et des événements à influence persistante et des pensées chargées d'affect de l'individu ». (Sigmund Freud - Actes obsédants et exercices religieux.)*

*« Averiguamos que los actos obsesivos entrañan en sí y en todos sus detalles un sentido, se hallan al servicio de importantes intereses de la personalidad y dan expresión y vivencias cuyo efecto perdura en la misma y a pensamientos cargados de afectos. » (Sigmund Freud - Los actos obsesivos y las prácticas religiosas.)*



## *Morante de la Puebla*

Corrida goyesque à Arles. Morante s'habille en torero en commençant par le pied gauche et dit qu'il lui faut du désir pour toréer. Sinon, nada, il ne fait que passer. Un magnifique flâneur. Si Morante n'était qu'un foutu torero, cocagne. Mais voilà, comme les grands il est aussi un sujet de conversation. Brûlant le sujet.

Corrida goyesca en Arles. Morante se viste de torero empezando por el pie izquierdo y dice que necesita deseo para torear. Si no, nada, sólo está de paseo. Un magnífico gandul. Si Morante no fuese más que un torero cualquiera, cucaña. Pero no es el caso, como los grandes, es también tema de conversación. Candente tema.



## *Mateo Julián*

Antonio Bienvenida vivait ce moment de l'habillage, du passage de l'individu au torero, comme « *un moment fiévreux de pieds glacés, de tête bouillante.* » Il ajoutait : « *Lorsque tu as terminé de t'habiller en torero, tu n'es plus ni un père, ni un fils, ni un mari. Tu es torero et seulement torero, mais torero tout entier.* »

Antonio Bienvenida vivía el momento del vestirse, del paso del individuo al torero, como « *un momento febril de pies helados, de cabeza hirviente.* ». Y añadía : « *cuando uno ha terminado de vestirse de torero, ya no se es padre, ni hijo, ni marido. Se es torero y sólo torero, torero en cuerpo y alma.* »



## *Novillero*

C'est après lui qu'il crie, c'est le torero en lui qu'il harangue et encourage. Il se cite, lui, à se rendre à ce rendez-vous avec le toro.

Es a sí mismo a quien grita, es al torero en él a quien arenga y alienta. Se cita, a sí mismo, a acudir a esa re-uni6n con el toro.





## *Matías Tejela*

Première lecture : Matías Tejela met en spectacle la mort du toro de Fuente Ymbro. Il ne veut pas la lui voler. Il l'exhibe sans se montrer lui, tout en montrant qu'il ne se montre pas. Qu'il meure en paix. Le toro lutte contre. Le public y est sensible. Il peut penser à du respect de la part du torero et à de la bravoure en phase terminale, un dernier baroud, pour l'honneur, pour le toro sauf qu'il est parti se réfugier à la barrière au lieu de résister au centre comme les purs toros bravos. Deuxième lecture : Matías Tejela s'est retiré, a fait retirer ses péons. Il est malin ; il sait bien que le toro tombera plus vite s'il ne voit, ne sent plus personne devant qui ou devant quoi s'opposer encore, dans un dernier souffle, pour défendre l'envahissement de son terrain.

Primera lectura: Matías Tejela hace de la muerte del toro de Fuente Ymbro un espectáculo. No quiere robársela. La exhibe sin mostrarse, mientras muestra que no se está mostrando. Que muera en paz. El toro lucha contra ello. El público lo siente. Puede pensar que es respeto por parte del torero y bravura en fase terminal, un último combate, por honor, por el toro, salvo que éste marchó a refugiarse a la barrera en vez de resistir en el centro como los auténticos toros bravos. Segunda lectura: Matías Tejela se ha retirado, a mandado retirarse a sus peones. Es astuto; bien sabe que el toro caerá más rápido si no ve, si ya no siente a nadie frente a quien o frente a que enfrentarse de nuevo, en un último respiro, para defender la invasión de su terreno.



## *Picadors*

Leur prestige, ils le tiennent presque exclusivement du mundillo, des leurs, de ceux du toro, de ceux qui savent. Parce que le gros du public, la pique, il s'en fout. Il applaudit même les picadors qui ne piquent pas et il siffle sans savoir. Peut-être que ça leur fait grincer des dents ; peut-être qu'ils s'en moquent comme de leur première carioca.

Su prestigio les viene casi exclusivamente del mundillo, de los suyos, de los del toro, de los que saben. Porque a la mayoría del público, la pica le importa un bledo. Aplauden incluso a los picadores que no pican y abuchea sin saber. Puede que esto les haga rechinar los dientes; quizás les traiga sin cuidado, como su primera carioca.



## *Juan Jose Padilla*

Un peu appuyé chez Ponce, plus lourd chez Padilla qui n'a jamais été un torero du vaporeux. Le torero gitan Albaicín définissait le desplante comme « un superflu nécessaire ». Il y en a des grossiers, il y en a des sobres ; certains sont élégants, ils soulignent sans peser ; d'autres ne sont que de vulgaires coups de cymbales. Ils surlignent à gros trait. Le desplante va de la fioriture justifiée et de bon goût à la rodomontade ridicule. Il fait partie des Arts déco. Celui de Curro Romero était discret : un petit mouvement de hanche. Dans le vocabulaire de la danse et de l'escrime, un desplante est une attitude irrégulière.

Un poco recalcado en el caso de Ponce, más grave en el de Padilla que nunca ha sido un torero vaporoso. El torero gitano Albaicín definía el desplante como “un superfluo necesario”. Los hay toscos, los hay sobrios; algunos elegantes, recalcan sin cargar; otros no son más que vulgares golpes de platillo. Subrayan con grandes trazos. El desplante va de la floritura justificada y de buen gusto a la ridícula fanfarronada. Es parte del Art déco. El de Curro Romero era discreto: un pequeño movimiento de cadera. En el vocabulario de la danza y la esgrima, un desplante es una actitud irregular



## *Fernando Adrián*

Le novillero Fernando Adrián en est, à cet instant-là de sa jeune carrière, exactement là où le photographe l'a saisi et où la détermination de son visage l'indique. À quelques encablures de son alternative et d'une éventuelle et lumineuse reconnaissance, il veut sortir de l'ombre de l'anonymat, passer au soleil des choses sérieuses : les toros de quatre ans. Il les attend de pied ferme, avec voracité.

El novillero Fernando Adrián está, en este instante de su joven carrera, exactamente donde el fotógrafo lo ha captado y donde la determinación de su rostro lo indica. A algunos cables de su alternativa y de un eventual y luminoso reconocimiento, quiere salir de la sombra del anonimato, pasar al sol de las cosas serias: los toros de cuatro años. Los espera con pie firme, con voracidad.



## *Julien Lescarret*

*« Il suffit que je commence à m'habiller pour comprendre que mon costume s'est fait l'allié des forces obscures qui m'assaillent de l'intérieur. Elles m'ont logé ! Désormais, mon esprit balance entre le tourment d'un flot de questions sans réponse et l'évidence que je dois vêtir un habit et des chaussures de cinq tailles inférieures à la mienne » (Luis Francisco Esplá).*

*« Basta con que comience a vestirme para comprender que mi traje se ha hecho aliado de las fuerzas oscuras que asaltan mi interior. ¡Me han habitado! De ahora en adelante, mi alma se balancea entre el tormento de un raudal de preguntas sin respuesta y la evidencia de que he de vestir un traje y unos zapatos cinco tallas inferiores a la mía » (Luis Francisco Esplá).*



## *Juan Leal*

Juan Leal, la férocité des tranquilles. Juan Leal est devenu matador des mains de Sébastien Castella à Nîmes, le matin du dimanche 19 mai 2013. Il faisait beau, il portait un habit bleu, comme le ciel, et or, comme son courage. Sa cape de paseo lui avait été offerte par Paco Ojeda. Son toro s'appelait Andalosa. Il appartenait à la ganaderia de Nuñez del Cuvillo. Il lui coupera une oreille. Il en coupera deux autres à un toro de Garcigrande et sortira en triomphe. Ce matin-là où tout commençait pour lui, on venait d'apprendre le décès soudain du picador André Floutié dit Fritero et que la vie pouvait être tranquille, ensoleillée et féroce.

Juan Leal, la ferocidad de los tranquilos. Juan Leal se convirtió en matador de la mano de Sébastien Castella en Nîmes, la mañana del domingo 19 de mayo de 2013. Hacía buen tiempo, llevaba un traje azul, como el cielo, y oro, como su valor. Su capa de paseo se la había regalado Paco Ojeda. Su toro se llamaba Andalosa. Pertenecía a la ganadería de Nuñez del Cuvillo. Le cortó una oreja. Cortó otras dos a un toro de Garcigrande y salió triunfante. Esa mañana en la que todo comenzaba para él, se acababa de conocer la noticia del repentino fallecimiento del picador André Floutier conocido como Fritero y que la vida podía ser tranquila, soleada y feroz.



## *Joselito Adame*

Lorsqu'on demande à Joselito Adame, petit neveu du polémique matador Efrén Adame « *el Cordomex* », « *le Cordobes mexicain* », quelle a été sa première sensation de torero, il répond : « *el miedo y su gusto* ». La peur et son goût. C'était au campo, le 8 avril 2000. Il avait 10 ans, il toréait pour la première fois une becerra chez lui, à Aguascalientes, où son père, José Guadalupe, tenait une pizzeria.

Cuando se le pregunta a Joselito Adame, sobrino nieto del polémico matador Efrén Adame « *el Cordomex* », el « *Cordobés mejicano* », a ¿cual fué su primera sensación de torero? responde: « *miedo y gusto* ». Fué en el campo, el 8 de Abril del 2000. Tenía 10 años, toreaba por primera vez una becerra en casa, en Aguascalientes, donde su padre, José Guadalupe, llevaba una pizzería.

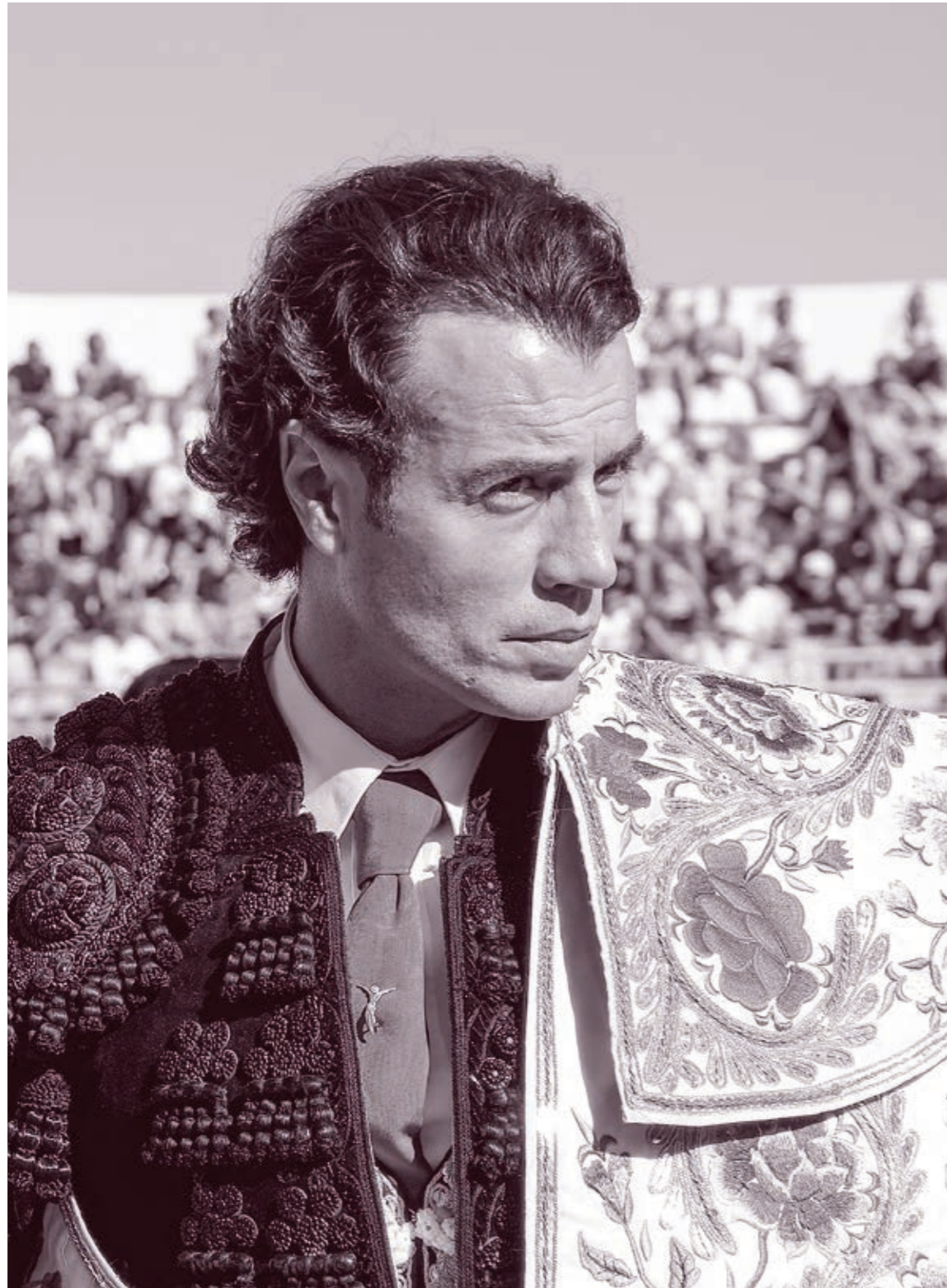


## *Tomasito*

Thomas Joubert, « *Tomasito* » dans les arènes de Nîmes, juste avant le paseillo. C'est un geste que les toreros font : ils fixent le trou de leur montera comme s'ils voulaient inspecter l'intérieur de leur tête. Ils y voient l'image d'une vierge ou le nom du fabricant, leur stress ou leur solitude à ce moment incandescent, là où, justement, elle est la plus déchiquetée par l'entourage : les vrais amis, les fausses connaissances, les photographes, les journalistes, les tapeurs d'épaule, les collectionneurs d'abrazos, les donneurs de conseils. Peut-être que Tomasito cherche Tomas Joubert dans sa montera, se demande ce qu'il fout là, se dit qu'il serait mieux avec ses potes à Arles ou au contraire que là, le roi n'est pas son cousin et qu'il ne donnerait sa place pour rien au monde. On ne sait pas. Il pense peut-être les deux choses à la fois. Espartaco avouait qu'à une minute du début d'une course, il n'aurait jamais signé un contrat pour une autre corrida.

Thomas Joubert, « *Tomasito* » en la plaza de toros de Nimes, justo antes del paseillo. Es un gesto que hacen los toreros: miran fijamente el agujero de su montera como si quisieran inspeccionar el interior de su cabeza. Ven la imagen de una virgen o el nombre del fabricante, su estrés o su soledad en ese momento incandescente, en que, justamente, ésta es más examinada a conciencia por su entorno: los verdaderos amigos, los falsos conocidos, los fotógrafos, los periodistas, los de las palmaditas en la espada, los coleccionistas de abrazos, los de los consejos. Quizás Tomasito busque a Thomas Joubert en su montera, se pregunte qué pinta allí, se diga a sí mismo que estaría mejor con sus compadres en Arles o por el contrario, que aquí es más feliz que en ningún sitio y que no se cambiaría por nada ni por nadie. No podemos saberlo. Quizás piense ambas cosas a la vez. Espartaco confesaba que un minuto antes del inicio de una corrida, no habría nunca firmado el contrato para otra.





## *Finito de Córdoba*

Noir sur noir et regrets éternels comme s'il portait le deuil de la très grande carrière qu'il aurait pu faire si... Il a failli être le plus subtil, le plus fin, le plus élégant, le plus savoureux torero de sa génération, celui avec le plus de toreria et un vrai charme. Quelque chose, quelque part, s'est enrayé ; et le système a mécanisé son ambition.

Negro sobre negro y eternos pesares como si estuviese de luto por la gran carrera que hubiese podido llevar a cabo si... Estuvo a punto de ser el más sutil, el más fino, el más elegante, el torero más interesante de su generación, el de más torería y auténtico encanto. Algo, en alguna parte, se encasquilló; y el sistema mecanizó su ambición.



## *El Juli*

El Juli est comme un pape, plus la fureur. À la fin de ses homélies, ses estocades sont comme des bulles : elles fulminent.

El Juli es como un papa, con el furor añadido. Al final de sus homilias, sus estocadas son como bulas: fulminan.



## *El Cid*

Le toro va, le toro vient, le toro s'efface, le toro tourne, le toro se bat, le toro meurt, le toro ne dit rien, le toro ne grimace pas, lui, le toro revient et rôde encore et toujours sur une affiche en lambeaux. ! Seis toros, seis !

El toro va, el toro viene, el toro se aparta, el toro se da la vuelta, el toro lucha, el toro se muere, el toro no dice nada, el toro no gesticula, él, el toro vuelve y merodea de nuevo y por siempre sobre un cartel hecho trizas. ¡Seis toros, seis!



## *El Fandi*

Estocade d'El Fandi. Conseil du fameux tueur Rafael Ortega : « *A volapié, tu te mets à deux bons mètres ; si le toro est épuisé, tu te mets plus près. Moi, au toro, je lui mettais la muleta le plus en avant, mais sans décomposer la figura. La main droite doit s'appuyer sur le tétin gauche, le menton effleurant la main. La main gauche vient sur moi et la droite va vers le toro de façon naturelle, sans l'avancer. Tu dois faire en sorte que le toro en vienne à te manger la main gauche, qu'il te l'attrape avec sa bouche.* » Pas le cas ici.

Estocada de El Fandi. Consejo del famoso matador Rafael Ortega: « *A volapié, te pones a unos dos metros largos: si el toro está agotado, te pones más cerca. Yo al toro le ponía la muleta lo más hacia delante posible, pero sin descomponer la figura. La mano derecha debe apoyarse sobre el pezón izquierdo, el mentón rozando la mano. La mano izquierda viene a mí y la derecha va hacia el toro de forma natural, sin adelantarse. Tienes que hacerlo de modo que el toro vaya a comerte la mano izquierda, que te la atrape con su boca.* » No es éste el caso.



## *Gabin Rehabi*

Picador. Un des meilleurs de sa génération, spectaculaire, précis, brillant, ambitieux, sachant attendre le toro, sachant « *sacar pecho* » sachant « *templar* » sa charge dans son bras. Une rareté : Gabin a d'abord voulu devenir torero à pied, ce qui est rarissime dans la profession. Mais pas possible, pas le physique, trop gros. Alors, le cheval, la pique et deux défis : perdre du poids, il a perdu 40 kilos, et devenir un véritable cavalier. Grâce à Alain Bonijol. Il y a pire comme référence.

Picador. Uno de los mejores de su generación, espectacular, preciso, brillante, ambicioso, sabe esperar al toro, sabe « *sacar pecho* », sabe « *templar* » su carga en el brazo. Una rareza: Gabin quiso primero convertirse en torero de a pie, algo rarísimo en la profesión. Pero no imposible, no tenía el físico, demasiado gordo. Así que, el caballo, la pica y dos desafíos: perder peso -perdió 40 kilos- y convertirse en un auténtico jinete. Gracias a Alain Bonijol. Hay peores referencias.



## *Enrique Ponce*

Enrique Ponce toré à blanc. À blanc ? Pas vraiment. Ce blanc est un toro invisible sauf que lui le voit parfaitement. Il doit faire gaffe. C'est un toro distrait ou incertain, prêt à une putada. On ne sait pas trop ce qu'il va faire. Ponce regarde si ce toro à blanc, quoique noir, fixe bien sa muleta et l'embarque dans un voyage intime et solipsiste. C'est lui, Ponce, qui crée cette réalité : le muletazo que personne ne voit, donné à un toro qui n'existe pas pour le monde extérieur. Vieilles illusions. Celle du monde extérieur qui croit le toro fictif et la sienna qui lui donne de la réalité. Quand il était miston, des rechazos, des naturelles, il en faisait comme ça tout en haut des arènes de Valencia où son grand-père Leandro l'amenait. Pour le remercier de péguer de si jolies passes blanches, ses voisins de gradin lui offraient des sandwiches bien tangibles.

Enrique Ponce torea el aire. ¿El aire? En realidad no. Este aire es un toro invisible, salvo que él lo ve perfectamente. Ha de tener cuidado. Es un toro distraído o inestable, listo para una putada. No se sabe bien qué va a hacer. Ponce mira a ese toro « transparente », aunque negro, mira fijamente su muleta y lo embarca en un viaje íntimo y solipsista. Es él, Ponce, quien crea esta realidad: el muletazo que nadie ve, asestado a un toro que no existe para el mundo exterior. Viejas ilusiones. La del mundo exterior que cree en el toro ficticio y la suya que le da realidad. Cuando era crío, rechazos, naturales, los hacía tal cual en lo alto de la plaza de toros de Valencia, a donde su abuelo Leandro lo llevaba. Para recompensarlo por pegar tan bellos pases al aire, sus vecinos de grada le ofrecían sandwiches bien tangibles.



## *El Roque*

L'ambition de Jesús Gómez « *El Roque* » : décrocher la timbale à coups d'épée, et, ajoutera-t-on, à coups d'extravagances. Ce que la tauromachie, qui est extravagante, ne voit pas d'un bon œil.

La ambición de Jesús Gómez « *El Roque* » : descolgar el vaso de plata a golpe de espada, y, podríamos añadir que a golpe de extravagancia. Lo que la tauromaquia, que es extravagante, no ve con buenos ojos.



## *José María Manzanares*

Manzanares dans le couloir d'Arles. Il donne le change. Tous les toreros donnent le change. C'est leur politesse. Ils effacent les signes d'énervement, de stress, de lassitude, d'impatience sur leur visage illisible. La chasteté de leur énergie rentrée leur sert de paravent. On dit « mentalisation » pour dire quelque chose, mais ça ne signifie pas grand-chose. Manzanares sait ce qui l'attend, ce qu'il a à faire, ce qu'il fera, peut-être, tout à l'heure. Ou pas. Ce « *ou pas* » s'appelle un toro.

Manzanares en el corredor de Arles. Da el pego. Todos los toreros dan el pego. Es su manera de ser corteses. Borran los signos de nerviosismo, de estrés, de lasitud, de impaciencia de su rostro ilegible. La castidad de su energía reprimida les sirve de parapeto. Hablamos de "mentalización" por decir algo, aunque significa poca cosa. Manzanares sabe lo que le espera, lo que ha de hacer, lo que hará, quizás, en breve. O no. Ése « *o no* » se llama toro.

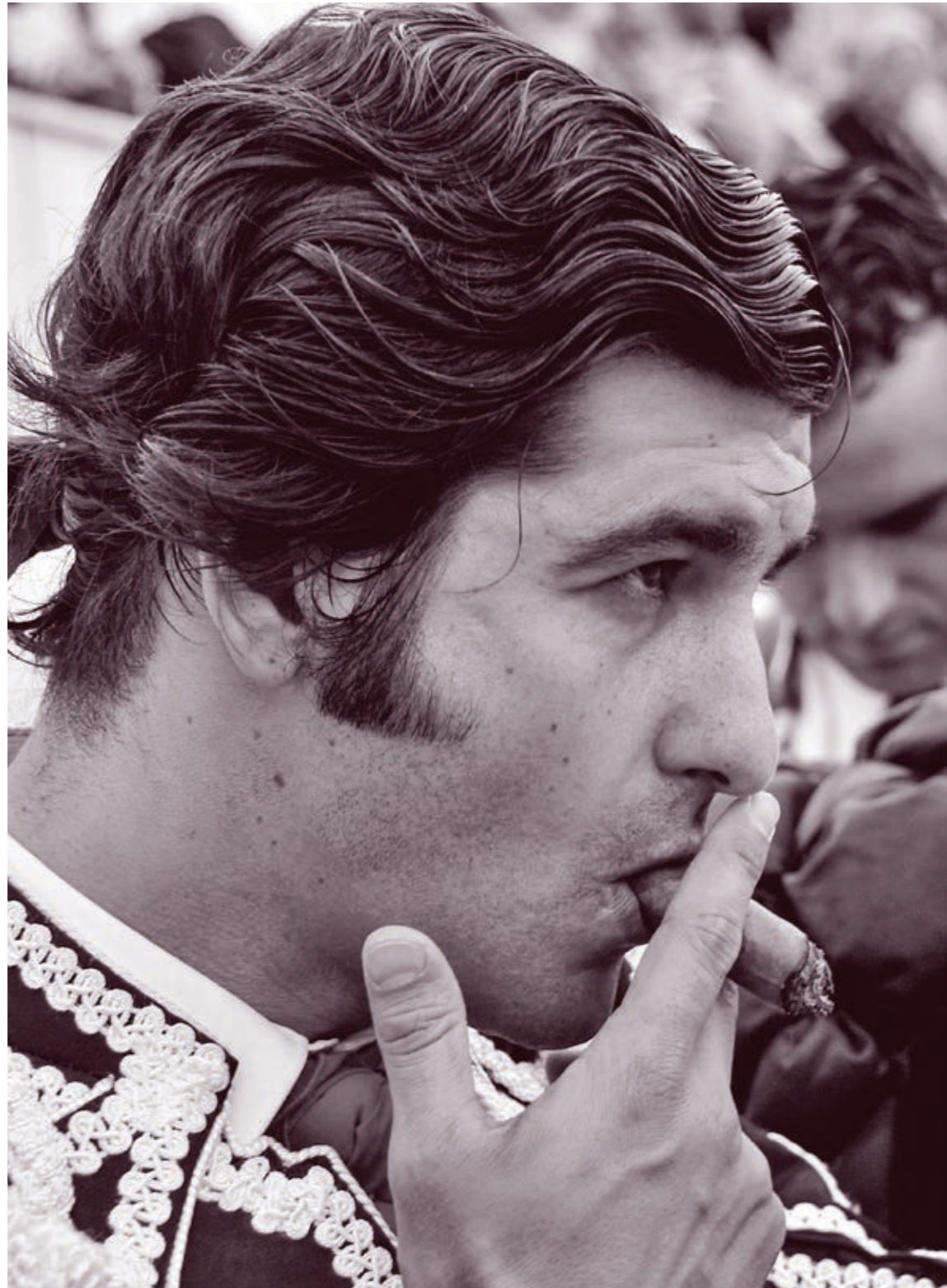




## *Toro*

Toro des Frères Gallon. Le toro se demande ce qu'on lui veut et en même temps s'il veut ce qu'on lui demande. Toréer c'est s'immiscer dans ce doute et le résoudre

Toro de los Hermanos Gallon. El toro se pregunta qué quieren de él y al mismo tiempo si quiere lo que se le pide. Torear es inmiscuirse en esa duda y resolverla.



## *Morante de la Puebla*

*« La corrida est un spectacle théâtral austère qui sent le tabac, la sciure et les cierges, entre l'ampleur de l'opéra, l'émotion du cirque, la profondeur philosophique et populaire de la tragédie grecque. »*  
(Ramón del Valle-Inclán) « *Et la farce* », ajoute le péon.

*« La corrida es un espectáculo teatral austero que huele a tabaco, serrín y cirios, entre la grandeza de la ópera, la emoción del circo, la profundidad de la filosofía y la popularidad de la tragedia griega. »*  
(Ramón del Valle-Inclán) « *Y la farsa* » añade el peón.



## *José Tomás*

On le sait, José Tomás n'empile plus les corridas, ne participe pas au circus. Non, il sort de ses secrets, il apparaît comme un chat, il surgit dans une flaque de lumières au coin d'une vieille arche de Nîmes, il se colle derrière un burladero en chantonnant pour lui une chanson de Joaquín Sabina. Peut-être « *Sin embargo* », sa préférée, ou « *Tiramisú de limón* » ou celle qui parle des gants de Rita Hayworth et des rues de New York, ou alors celle du torero derrière le rideau de fer. Deux heures et demie plus tard, 16307 irradiés, chiffre improbable, sortent des arènes de Nîmes le cœur fendu en deux en se demandant s'ils ont vraiment vu ce qu'ils ont vu. Oui, ils l'ont vu mais ne peuvent en dire plus. On invoquera José Bergamín et ce qu'il écrivait après une corrida du Corpus à Séville avec Manolo Vázquez, Curro Romero, Rafael de Paula : « *Je rends grâce à tous les dieux et démons de ce monde de m'avoir accordé une vie assez longue pour voir cela.* »

Es bien sabido, José Tomás ya no amontona las corridas, ya no participa en los circos. No, sale de su secretismo, aparece como un gato, surge en un charco de luces en una esquina de un viejo arco de Nîmes, se arrima tras un burladero tarareando para sí una canción de Joaquín Sabina. Quizás « *Sin embargo* », su preferida, o « *Tiramisú de limón* » o esa que habla de los guantes de Rita Hayworth y de las calles de Nueva York, o puede que la del torero tras la cortina de acero. Dos horas y media más tarde, 16307 irradiados, cifra improbable, salen de la Plaza de Toros de Nîmes con el corazón partido y preguntándose si realmente han visto lo que han visto. Sí, lo han visto, pero no pueden decir más. Apelaremos a José Bergamín y a lo que escribía tras una corrida del Corpus Christi en Sevilla, con Manolo Vázquez, Curro Romero, Rafael de Paula: « *Doy gracias a todos los dioses y demonios de este mundo por haberme otorgado una vida lo suficientemente larga como para poder llegar a ver todo esto.* »



*Postface*

Congédier les muses, les anges, pour trouver le *duende* parfois douloureux, parfois souriant, jamais mesquin. Détourner lumières et ombres, sang et or, sueur et larmes ; plier les lieux communs, envisager le plat pour créer la hauteur, les monts et vallons d'une piste a priori lisse comme du papier de verre. Renvoyer à leurs fronts bas ceux qui préféreraient voir un homme mort plutôt que debout devant un taureau. Sourire lorsque le petit monde adopte, les bras croisés et le menton haut, les attitudes empruntées des Andalous à chapeau. Se rire de la farce tant aimée, lui rendre gloire lorsqu'elle est glorieuse.

Parler des toreros à jamais loin de nous, séparés de nous par une simple rambarde. Les raconter sans les trahir, eux les cachottiers. Eux les gueules de blason. Eux les grands nomades, les Berbères d'un sable sans dunes. Suivre leurs traits comme on suivrait les pistes. Emprunter les sentiers escarpés des cicatrices, ces griffes des miroirs. Suivre les lignes de leurs gestes *toreros*, ceux d'un Nouveau Monde que l'on n'avait même pas espéré. Se laisser embarquer par des navires d'1m75 - 70 kilos, moyenne à vérifier. Et dans la fumée soufflée par la cheminée de l'arène au son des deux cornes de brume, essayer de traduire le voyage, la vérité crue. Gueules de toreros, gueules d'épées, de statues, d'énigmes. Gueules de taureaux.

Et continuer. Avec l'image, les mots, transformer une arène en bar-tabac, en pampa, en gymnase municipal, en grotte de Calypso, en galerie des glaces, minis les glaces, portées à même la veste. Réécrire ce lieu clos, ouvert sur le grand ciel, en faire un puits d'histoires-contes-légendes, un puits sans fond. Se lever tôt, se coucher tard, toujours pour la même raison : *Toros*. Aimer ces nuits bleues et ces petits matins, ces moments de calme post ou pré-tempête. Envisager la corrida, lui donner visage et couleurs après, toujours après l'instant devenu instantané.

L'infinitif pour cette postface : seul moyen de rendre compte d'une quête infinie, conjuguée par deux grands humbles passionnés sur la longue route des taureaux, pour un temps, patient, généreux, celui d'un livre. Merci à eux.

**Antoine Beauchamp**

*Postfacio*

Despedir a las musas, a los ángeles, para encontrar el duende, a veces doloroso, a veces sonriente, nunca mezquino. Desviar luces y sombras, sangre y oro, sudor y lágrimas; doblegar los lugares comunes, contemplar lo llano para crear la altura, los montes y los valles de un ruedo a priori liso como un papel de lija. Devolver a sus pocas luces a aquellos que preferirían ver un hombre muerto, antes que de pie frente a un toro. Sonreír mientras el mundillo adopta, con los brazos cruzados y el mentón alto, afectadas actitudes sacadas de los andaluces de sombrero. Reírse de la farsa bien amada, glorificarla mientras es gloriosa.

Hablar de los toreros, por siempre lejos de nosotros y separados, de nosotros, por una simple barrera. Contarlos sin traicionarlos, a ellos tan secretos. A ellos los cara de blasón. Ellos los grandes nómadas, los bereberes de una arena sin dunas.

Seguir sus rasgos como si se siguiesen pistas. Tomar los senderos escarpados de las cicatrices, esas garras de espejos. Seguir las líneas de sus gestos toreros, los de un Nuevo Mundo que no habíamos ni siquiera imaginado. Dejarse llevar por navíos de 1m75 -70kilos, media por verificar. Y en el humo expulsado por la chimenea de la plaza de toros al son de dos cuernos de niebla, intentar traducir el viaje, la cruda verdad. Rostros de toreros, rostros de espadas, de estatuas, de enigmas. Rostros de toros.

Y continuar. Con la imagen, las palabras, transformar una plaza de toros en una taberna, en pampa, en gimnasio municipal, en gruta de Calipso, en galería de espejos, mini espejos, llevados hasta en la chaquetilla. Reescribir ese lugar cerrado, abierto al gran cielo, convertirlo en pozo de historias-cuentos-leyendas, un pozo sin fondo. Levantarse pronto, acostarse tarde, siempre por la misma razón: los Toros. Amar las noches azules y esas albas, esos momentos de calma post o pre tormenta. Imaginar la corrida, darle rostro y colores tras, siempre tras, el instante convertido en instantáneo.

El infinitivo para este postfacio: único modo de rendir cuentas de una cuenta infinita, conjugada por dos grandes humildes, apasionados por la larga ruta de los toros, por un tiempo, paciente, generoso, el de un libro. Gracias a ellos.

**Antoine Beauchamp**



Achévé d'imprimer en France  
par  
Mise en page  
[www.comzed.com](http://www.comzed.com)

Dépôt légal : Septembre 2013  
ISBN : 978-2-918471-24-0  
ISSN: 2110-9427



© Editions Passiflore - 2013  
15, avenue de l'aérodrome 40100-DAX  
[florence@editions-passiflore.com](mailto:florence@editions-passiflore.com)  
[www.editions-passiflore.com](http://www.editions-passiflore.com)



# GUEULES DE *Toreros*

PHOTOGRAPHIES DE BLAISE VOLCKAERT  
TEXTES DE JACQUES DURAND  
*TRADUITS DU FRANÇAIS PAR ANAÏS MORENO*

« Plantar cara », « dar la cara » : faire face, faire front, prendre la responsabilité de. Quoi qu'il fasse, où qu'il soit, le torero dans l'arène ronde fait toujours face. À la peur, au toro, au public, à sa sanction, à son propre jugement, à l'idée qu'il se fait de lui-même et de son office, à la lumière, à l'urgence. S'abstraire, se cacher ? Impossible. Il est toujours dévisagé par le toro, par l'opinion publique, par les autres. Il ne peut enfouir son visage dans la serviette blanche de l'hôtel tendu par son valet d'épées qu'une fois le combat terminé, le toro mort, la chose faite, bien, mal, à peu près.

L'inquiétude, l'impatience, le stress, le défi, l'arrogance, le soulagement, le quant-à-soi torero, l'impassibilité arrachée à d'intenses sensations, le scepticisme, la joie, le courage recyclé en colère, l'enthousiasme, la lassitude, les photographies de Blaise Volckaert mettent en lumière cet arc-en-ciel d'émotions qui traverse ces hommes au moment où le toro passe en eux, les obscurcit comme un nuage ou les éclaire comme un soleil. Au moment où, sur leurs traits, s'imprime son discours. Ce qu'il dit, ces visages le réverbèrent.

JACQUES DURAND

# ROSTROS DE *Toreros*

FOTOGRAFÍAS DE BLAISE VOLCKAERT  
TEXTOS DE JACQUES DURAND  
*TRADUCIDOS DEL FRANCÉS POR ANAÏS MORENO*

« Plantar cara », « dar la cara » : hacer frente, enfrentarse, hacerse responsable de. Haga lo que haga, esté donde esté, en el coso redondo siempre planta cara. Al miedo, al toro, al público, a que lo sancionen, a su propio juicio, a la idea que tiene de sí mismo y de su oficio, a la luz, a la urgencia. ¿Abstraerse? ¿Escondarse? Imposible. Siempre lo observan, no le quitan ojo, ni el toro, ni la opinión pública, ni los demás. Sólo puede ocultar su rostro en la toalla blanca del hotel tendida por su mozo de espadas, una vez terminado el combate, el toro muerto, el asunto liquidado, bien, mal, o regular.

La inquietud, la impaciencia, el estrés, el desafío, la arrogancia, el alivio, la reserva del torero, la impassibilidad arrancada por intensas sensaciones, el escepticismo, la alegría, la valentía reciclada en cólera, el entusiasmo, la lasitud, las fotografías de Blaise Volckaert sacan a la luz el arco iris de emociones que atraviesa a esos hombres cuando el toro pasa por ellos, los oscurece como una nube o los ilumina como un sol. En el momento en que, en su expresión, se imprime su discurso. Lo que dice, esos rostros lo reverberan.

JACQUES DURAND



Contributions de / Contribuciones de : Denis Podalydès, Daniel-Jean Valade, Xavier Beauchamp

[www.editions-passiflore.com](http://www.editions-passiflore.com)

29 €



9 782918 471240